

Comparaison des prénoms attribués en 1970 et 1975 dans deux communes romanophones : Tlalnepantla de Baz au Mexique, et Montpellier en France. Une approche socioanthroponymique

Yolanda Guillermina López Franco

DOI: 10.2436/15.8040.01.85

Résumé

Cette communication fait partie d'un projet comparant les pratiques d'attribution et certains aspects lexicologiques des prénoms en usage au XX^e siècle dans les communes de Montpellier, de langue française majoritaire, et de Tlalnepantla de Baz, au Mexique, de langue espagnole. Elle fait suite à deux comparaisons préalables établies pour les périodes 1935-1955 et 1960-1965. Nous mettons à présent en rapport les résultats obtenus pour la décennie suivante, 1970-1975, dans les deux communes romanophones. Les questions auxquelles nous essayerons de répondre sont a) quels sont les prénoms les plus attribués dans ces années-là ? Et b) dans quelles langues modernes ont-ils été inscrits à l'état civil (français / espagnol, langues de substrat ou langues étrangères) ? Ces choix reflètent dans une certaine mesure le projet parental sous-jacent, entrevu dans les documents étudiés. Le corpus mexicain est constitué par un échantillon de 6203 actes de naissance et le corpus montpelliérain par 5588 actes, collectés en coupures synchroniques tous les 5 ans et correspondant à des individus déclarés tout au long du XX^e siècle. Ce projet comparatif de longue haleine se fonde sur des études de l'onomastique classique (A. Dauzat, M.-T. Morlet, M. Moulon, J. Chaurand, P. Fabre, P.-H. Billy, R. Caprini, E. de Felice, etc.), ainsi que de la pragmasémantique (G. Kleiber, K. Jonasson, M.-N. Gary-Prieur) et de la socioanthroponymie (D. Gerritzen, G. Rodríguez ou E. Aldrin).

Les résultats que nous présentons dans cette communication font partie d'un projet plus ambitieux qui compare les pratiques d'attribution ainsi que certains aspects lexicologiques des prénoms en usage tout au long du XX^e siècle dans la commune de Tlalnepantla de Baz, Estado de México, au Mexique — commune hispanophone — et celle de Montpellier, en France — commune francophone.

Ce projet a pour fondement les différentes théories du nom propre : tout aussi bien les travaux en onomastique classique, tels que ceux d'Albert Dauzat, de Marie-Thérèse Morlet, de Marianne Moulon, de Jacques Chaurand, de Paul Fabre, de Pierre-Henri Billy, de Rita Caprini, d'Emidio de Felice, etc. ; que ceux de la pragmasémantique, comme les études de Georges Kleiber, Kerstin Jonasson, Willy van Langendonck ou Marie-Noëlle Gary-Prieur ; et de la socioanthroponymie, comme les études de Doreen Gerritzen, Gabriele Rodríguez ou Emilia Aldrin.

Nos présupposés sont que le prénom est un signe linguistique complet ayant des fonctionnements sémantiques propres ; que c'est un bien symbolique obligatoire et gratuit (Besnard, 1979), ce qui en fait un objet culturel et linguistique ; et que les systèmes d'attribution prénominale changent sur le plan diatopique — d'une communauté linguistique à une autre — et diachronique — depuis le modèle traditionnel d'attribution jusqu'au phénomène social de la mode.

Comment les deux communautés linguistiques choisies pourraient-elles être comparables ? D'une part toutes les deux s'expriment dans une langue romane majoritaire et, d'autre part,

elles se développent dans un continuum de culture judéo-chrétienne partagé. Il existe évidemment des différences que nous soulignerons également.

Nous avons analysé et comparé jusqu'à présent les périodes 1935-1955 dont les résultats ont été communiqués dans le congrès de l'ICOS de Pise en 2005 (López Franco, 2008) ; puis ceux de 1960-1965, qui ont été présentés lors du Congrès de l'ACFAS à Montréal en 2006 (López Franco, 2011b). Nous exposons à présent les résultats correspondant à la décennie suivante : 1970-1975. Nous nous centrerons essentiellement sur deux points : les prénoms les plus attribués pendant cette période dans chaque commune et les langues modernes dans lesquelles ils ont été inscrits à l'état civil, en français ou en espagnol, en langue de substrat ou en langue étrangère. Ces deux points nous permettront d'apercevoir le projet parental sous-jacent à ces choix.

Le corpus d'actes de naissance d'enfants nés à Montpellier tout au long du XX^e siècle est constitué par 5588 documents — sur un total de 10668 collectés dans huit communes du département de l'Hérault, en Languedoc — dont seulement 880 correspondent à des individus déclarés en 1970 et 1975. Il y a autant de garçons que de filles. Ce sous-échantillon est légèrement plus important que celui de la décennie précédente formé par 709 actes. Les tendances de la prénomination, pouvant être décelées immédiatement sont les suivantes : 1) les prénoms en français sont encore majoritaires ; 2) les emprunts à l'occitan, langue du substrat, sont extrêmement rares ; 3) tandis que les emprunts aux langues étrangères sont en augmentation progressive, par rapport à la période précédemment comparée et par rapport à l'évolution générale de l'attribution prénomiale au cours du siècle.

Le corpus de Tlalnepantla, au Mexique, est très similaire. En effet, il est constitué par un total de 6203 actes de naissance dont 898 correspondent à des garçons et des filles en même nombre, déclarés en 1970 et 1975. Il est aussi légèrement supérieur du point de vue numérique puisque l'échantillon de 1960-1965 en comportait 710. Les premières tendances visibles sont les mêmes : 1) majorité des prénoms en espagnol ; 2) très rares emprunts aux langues de substrat et 3) augmentation continue des emprunts aux langues étrangères.

Si l'on observe les proportions, on remarque que pour un même nombre de porteurs montpelliérains, il y a toujours plus de prénoms féminins — entre 13 et 14% de plus — que ce soit en première position ou en position secondaire. C'est un résultat prévisible puisqu'il en a été ainsi lors des périodes précédemment étudiées.

À Tlalnepantla, la situation est légèrement différente et montre un rééquilibrage débutant entre les deux sexes et qui va s'étaler au cours des années qui vont suivre. À un même nombre de porteurs correspond 4 premiers prénoms masculins de plus, tandis que les unités féminines sont plus nombreuses dans les positions secondaires, comme c'était le cas auparavant partout. Ici, l'écart entre prénoms secondaires féminins et masculins est de l'ordre des 10% en 1970 et de seulement 5% en 1975. La prénomination masculine mexicaine est en train de changer plus rapidement que la française, tout au moins dans les deux communes étudiées.

Rappelons rapidement les différences principales entre les systèmes anthroponymiques français et mexicain.

En France, il est courant d'attribuer trois prénoms à chaque enfant dans le but d'éviter une homonymie possible mais un seul des trois est en général usuel dans les interactions verbales quotidiennes. Pendant la décennie étudiée à Montpellier, l'attribution d'un quatrième prénom

est une pratique devenue rare. On trouve un cas unique où un cinquième prénom a été donné à un garçon né en 1975, ce qui est une exception pour l'époque : *Emmanuel Jean Pierre Marie Joseph*. Il faut remarquer qu'il est fort probable que l'intention de la personne l'ayant déclaré ait été de mettre le nouveau-né sous la protection de Jésus et de son entourage. Pour revenir au système anthroponymique français, disons que la distinction entre unités prénominales simples et composées est aisée — ce qui n'est pas toujours le cas dans la commune hispanophone — grâce à la marque graphique que comportent les secondes, le trait d'union, comme le montrent les exemples *Marie-Françoise* ou *Jean-Marc*.

À Montpellier, il n'existe pas de grandes différences entre les proportions des garçons et des filles qui se sont vu attribuer un second et un troisième prénom : ceux possédant un deuxième prénom représentent entre 74,8% et 81,9% selon l'année, et ceux en ayant un troisième varient entre 42,5% et 48,2%. C'est-à-dire que près de la moitié des petits montpelliérains nés dans les années 1970 portent trois prénoms, indépendamment du sexe auquel ils appartiennent. Le genre de prénomination dominant est donc multiple, chaque syntagme prénominal étant constitué par deux ou trois pièces lexicales — simples ou composées — en juxtaposition. Les prénoms secondaires ne sont presque jamais connus en dehors de l'entourage immédiat puisqu'ils ne figurent quasiment jamais sur les documents émis au nom du porteur.

Si l'on se penche maintenant sur le système anthroponymique mexicain, hérité du système espagnol, on constatera que deux genres de prénomination existent : a) simple ou composée mais constituée d'une seule pièce lexicale et b) multiple avec un syntagme comportant deux, voire exceptionnellement trois unités lexicales en juxtaposition, qu'elles soient simples ou composées. Par rapport aux usages à Montpellier, les porteurs d'un deuxième prénom sont peu nombreux à Tlalnepantla de Baz (entre 7,8% et 21,4%), tandis que ceux qui en ont reçu un troisième sont presque inexistantes : un seul cas de fille née en 1975 (0,5% du total de porteuses), *Olga Paola Teresa*. Bien qu'il n'y ait pas de restrictions légales à ce sujet — comme il en existe, par exemple, en Espagne — l'attribution d'un maximum de deux prénoms peut être expliquée par l'obligation d'inscrire tous les prénoms et les noms de famille qui figurent sur l'acte de naissance sur tout document officiel émis, que ce soit des diplômes universitaires, le permis de conduire, la carte de participation aux élections qui fait office de carte nationale d'identité, etc. En France, le nom complet d'un individu est normalement constitué par un prénom et un nom de famille y compris dans les échanges administratifs. Au Mexique, au contraire, il est obligatoire d'employer systématiquement le(s) prénom(s) reçu(s) à la naissance, ainsi que les deux noms de famille, le paternel suivi du maternel, partout, que ce soit pour l'administration ou à l'école. Attribuer trois prénoms condamne le porteur à les voir tronquer sur les documents parce qu'il n'y a pas d'espaces suffisants dans les formulaires électroniques, par exemple.

Revenons maintenant aux résultats obtenus en 1970 et 1975, et étudions les prénoms les plus attribués. Tout d'abord à Montpellier :

1970		1975	
Masculins	Féminins	Masculins	Féminins
1. Laurent (5,3%)	1. Sandrine (6,1%)	1. David (5,3%)	Stéphanie (7%)
2. Philippe	2. Nathalie	2. Laurent / Stéphane	2. Virginie
3. Frédéric / Stéphane	3. Christelle	3. Sébastien	3. Sophie

L'importance de la mode a diminué légèrement par rapport à la décennie précédente puisque les fréquences sont inférieures. En effet, en 1960, *Philippe*, qui était le prénom masculin le plus attribué, a été donné à 6,6% des garçons de l'échantillon, et *Sylvie*, à 7,2% des filles. En 1965, *Frédéric* et *Philippe* avaient encore été attribués à 5,9% des bébés de sexe masculin et *Nathalie*, à 7,9% des bébés de sexe féminin. La différence est de presque 1% de moins dans les années 1970. Pourtant, comme on le notera tout de suite, les pourcentages sont supérieurs à ceux observés à Tlalnepantla. Il faut remarquer la présence de *Laurent* et de *Stéphane / Stéphanie*, très caractéristiques de cette décennie.

Plaçons-nous maintenant à Tlalnepantla. Le prénom le plus porté n'atteint pas les 4% pour les deux sexes. Les trois premières places par nombre d'attributions sont les suivantes :

1970		1975	
Masculins	Féminins	Masculins	Féminins
1. Javier (3,5%)	1. Verónica (3,5%)	1. Alejandro / Juan (3,6%)	Claudia / Lorena / Verónica (2,6%)
2. Arturo	2. Leticia	2. Jorge	2. Gabriela / María Guadalupe / Norma / Reyna / Susana
3. Miguel Ángel / Ricardo	3. María Guadalupe	3. Oscar	3. Angélica / Jannet / Leticia / Lilia / María del Carmen / Martha / Patricia / Sandra

Le plus grand nombre d'unités lexicales occupant les trois plus grands pourcentages par rapport à Montpellier est frappant et entraîne une concentration plus réduite : le pourcentage d'enfants ayant reçu le prénom le plus fréquent est donc inférieur à Tlalnepantla. On peut également constater sur ce tableau la présence du catholicisme dans le vocabulaire des prénoms attribués aux petits Mexicains de l'époque : les trois places les plus populaires comportent deux noms de Marie (*María Guadalupe*, patronne du Mexique, et *María del Carmen*) et un prénom composé masculin qui renvoie à Saint-Michel Archange. Même si dans le cas de l'unité masculine, il s'agit plus d'une mode que de l'expression de la ferveur populaire — v. à ce sujet López Franco (2011a: 138) — sa présence nous semble significative. De 1960 à 1975, une mode des prénoms composés de Marie existe chez les filles et décline par la suite, mais la présence des noms marials ne disparaîtra jamais complètement, même après 2000.

Le parallélisme entre les deux villes se poursuit dans ce sens où les proportions des prénoms les plus attribués diminuent aussi légèrement à Tlalnepantla pendant la décennie que nous étudions. En 1960, *José Luis* est l'unité masculine la plus donnée et 3,7% des enfants nés cette année-là ont reçu ce prénom ; en 1965, c'est le tour de *Martín*, attribué à 5,2% des

garçons. Dans la prénomination féminine, les premiers rangs sont occupés seulement par *María Guadalupe* : 4,9% en 1960 et 3,6% en 1965. Si l'on compare ces chiffres avec ceux du tableau ci-dessus, on s'apercevra du fait que l'écart est plus grand chez les garçons.

Pour résumer, on peut constater que le lexique prénominal est plus important à Tlalnepantla — par rapport à la décennie 1960 et par rapport aux résultats de Montpellier — ce qui entraîne une diminution de leur nombre : en 1970, 145 pièces lexicales masculines existent contre 139 féminines ; et 112 masculines contre 123 féminines en 1975. Tandis que dans la ville française le choix est un peu moins vaste et par conséquent, la concentration est plus importante : en 1970, 93 prénoms masculins et 108 féminins ont été attribués; 92 masculins et de nouveau 108 féminins en 1975. Leur nombre a aussi légèrement augmenté par rapport à la période précédente.

Lorsqu'on examine les prénoms secondaires des Montpelliérains, on peut entrevoir ce que Jean-Gabriel Offroy (1991) appelle le projet parental. Ces places secondaires dans le syntagme prénominal sont le lieu intime des racines culturelles, des ancêtres, du patrimoine familial du porteur, voire du « cadeau » parental. La présence d'un prénom ne correspondant pas au sexe de l'individu prénommé pourrait ainsi être expliquée. En 1970 par exemple, une fille a été déclarée *Bénédicte Marie Olivier*, et en 1975, un garçon a été appelé *William Gérard Margueritte* [sic]. À Tlalnepantla on trouve également des cas rares : en 1975 une fille a reçu les prénoms d'*América Martín*.

La réflexion conduisant au choix des prénoms semble plus élaborée dans ce domaine lorsqu'il s'agit d'un couple mixte (biculturel et bilingue) ou d'un couple d'immigrés avec une autre langue-culture que la dominante. Il s'agirait de préserver le double héritage culturel et linguistique. Mais, comme on peut le constater, ce besoin est parfois également ressenti lorsque le couple est apparemment « homogène » (monoculturel et monolingue). La déclaration à l'état civil fait partie de ce qu'Emilia Aldrin appelle « le processus de nommer » (2011: 252-253) : le choix du /des prénom(s) passerait par plusieurs phases qui aboutiraient à un récit explicatif. Ce dernier se ferait même après que l'enfant a été déclaré, lors de l'explication de ce choix. C'est pourquoi le corps de données doit être examiné au cas par cas avant que des généralisations en matière de prénomination soient établies, des généralisations qui ont forcément un certain degré de validité quantitative.

Revenons maintenant aux résultats obtenus à Montpellier. Afin d'observer le poids relatif que le modèle traditionnel d'attribution prénominale conserve encore, il s'agit d'examiner de près les unités lexicales les plus fréquentes dans les positions secondaires.

1970		1975	
Masculins	Féminins	Masculins	Féminins
1. Pierre (6,6%)	1. Marie (9,3%)	1. Jean (10,3%)	1. Marie (10,3%)
2. Michel	2. Danielle	2. Alain	2. Françoise
3. Joseph	3. Jeanne	3. Christian	3. Michelle

On retrouve dans ce tableau les « piliers » de la prénomination française : *Pierre*, *Jean* / *Jeanne*, *Marie* et *Joseph*, dans des proportions bien supérieures à celles des prénoms à la mode présentées ci-dessus. Même si les prénoms des grands-parents ne figurent pas dans les actes de naissance de l'état civil français, il est fort probable que le choix de ces prénoms secondaires rend le plus souvent hommage à cette génération. Il faut aussi tenir compte du fait que dans la tradition, les grands-parents étaient souvent le parrain ou la marraine du nouveau-né et pouvaient lui donner leur propre prénom. Dans le cas d'un premier-né mâle,

l'attribution du prénom du grand-père paternel le désignait comme héritier du patrimoine familial, qu'il soit matériel ou symbolique (Fine, 1984).

À Tlalnepantla de Baz, par contre, l'observance de la tradition entre 1970 et 1975 ne semble pas passer par les prénoms secondaires du syntagme prénominal — puisqu'on a vu que le nombre de porteurs d'un deuxième ou d'un troisième prénoms est très réduit par rapport au système prénominal français — mais plutôt par la transmission directe des prénoms des parents aux enfants, ainsi que dans l'usage systématique des deux noms de famille, paternel et maternel, au cours des interactions formelles, notamment écrites.

Les prénoms épïcènes permettent de nommer aussi bien les filles que les garçons. Nous considérerons comme tels les pièces lexicales qui ont effectivement été données en tant que premier prénom à des enfants des deux sexes au cours de la même année. À Montpellier, ces conditions ne sont réunies que par *Claude* et *Dominique* en 1970 et, en 1975, seul *Claude* subsiste. Il est certain que cette sorte de prénoms est plus fréquente dans les positions secondaires du syntagme prénominal, positions qui permettent d'écartier l'ambiguïté sémantique quant au sexe du porteur, défini par le premier prénom qui appartient normalement clairement à l'un des deux genres. Des *Marie* masculins ou des *Pierre* féminins, unités traditionnelles, figurent ainsi dans les actes de naissance de Montpellier de l'époque.

Cependant, d'autres épïcènes « en puissance » apparaissent aussi dans les actes de l'état civil des années 1970, comme *Yannick*, *Jackie* ou *Hyppolyte*, qui prénomment des garçons, ou *Camille*, *Hyacinthe*, *Danny* ou *Modeste*, attribués à des filles. *Camille* devient à la mode à la fin de la décennie suivante et dans les années 1990 particulièrement. Le cas d'*Hyppolyte* mérite aussi d'être commenté car, bien que dans le martyrologe catholique les trois saints porteurs du nom personnel soient des hommes (Galván, 1991: 140), dans le poème de Baudelaire « Femmes damnées » des *Fleurs du mal*, Hyppolyte est la plus féminine des deux filles. Le poète a pu actualiser l'étymologie du prénom — « qui délie ou déchaîne les chevaux » (Tanet et Hordé, 2000: 229), ou bien « dompteur de chevaux » (Dauzat, 1951: 328) — ainsi que le référent initial, la reine des Amazones mythologiques, pour renforcer dans son texte l'isotopie de la passion. C'est pourquoi, même si dans les interactions verbales quotidiennes la signification étymologique reste dans le domaine virtuel, elle est actualisée dans certains contextes. De ce fait, l'approche de la sémantique interprétative appliquée au sens des noms propres est intéressante à explorer (Hébert, 1995 ou Vaxelaire, 2007).

Il s'agit à présent d'étudier les prénoms épïcènes à Tlalnepantla. On observera qu'en 1970 et 1975 il n'y a plus d'épïcènes véritables car malgré la présence de 12 prénoms virtuellement attribuables à des garçons et à des filles — *Ariel*, *Félix*, *Jesús*, *Santos*, *Reyes*, *Adoración*, *Amparo*, *Carmen*, *Dolores*, *Guadalupe*, *Natividad*, et *Soledad* — aucun n'est porté la même année par des individus des deux sexes en tant que premier prénom. Seul *Natividad*, qui fait allusion à la naissance de Marie, a été effectivement donné à un garçon né en 1975 et à une fille, en 1970, mais dans les deux cas il figure en deuxième position. Le genre du prénom est alors défini par le premier prénom attribué.

Celui-ci était un résultat attendu : les prénoms marials, *Jesús* et ceux qui sont issus du calendrier liturgique sont sémantiquement spécialisés quant au genre, pendant la décennie étudiée. Cette spécialisation est mise en place depuis les années 1960. À cette époque déjà, les noms de Marie sont « plutôt féminins », tandis que les autres membres de cette petite liste sont « plutôt masculins ». *Ariel*, prénom masculin, ne deviendra épïcène que plus tard dans le siècle, surtout grâce à la diffusion internationale de l'adaptation du conte d'Andersen « La

petite sirène » de la compagnie Disney. La sirène protagoniste du récit porte en effet ce prénom dans le film.

Un autre phénomène intéressant, seulement évoqué ici, est le changement de catégorie nominale dans la prénomination des deux communes. À Montpellier, des toponymes devenus noms de famille puis prénoms peuvent être observés, tels que les très courants *Xavier*, *Régis* ou *Chantal*, mais aussi un autre moins connu, *Cléry*, issu d'un nom de domaine gallo-romain, *Clarius* + *-acum* (suffixe toponymique), que l'on trouve encore actuellement en tant que nom de commune dans le Loiret ou la Côte d'Or, parmi d'autres. Il faut remarquer que *Clarius* était déjà un nom personnel à cette période (Morlet, 1997: 226).

À Tlalnepantla, mis à part les noms marials éponymes des endroits où une certaine image est vénérée, comme les usuels *Guadalupe*, *Lourdes* ou *Montserrat*, on observe aussi des toponymes « laïcs » pour ainsi dire, promus au statut de prénom plein : *América*, mentionné ci-dessus, *Argelia* ou *Brasilia*. En 1970, une fille a été appelée (*María*) *Vianey*, provenant de Saint Jean-Marie-Baptiste Vianney, patron des prêtres. C'est un cas similaire à celui de *Chantal*, en France. Au Mexique, *Vianey* est cependant attribué à des filles. Chez les garçons, seul le très courant *Javier* peut être cité comme exemple de ce glissement intercatégoriel.

Quant aux hypocoristiques devenus prénoms pleins, il y en a plus à Montpellier qu'à Tlalnepantla. Que ce soit en 1970 ou en 1975, on remarque des emprunts tels que *Manolito*, *Tony*, *Fred* et *Franck* parmi les unités masculines, et *Paquita*, *Rosita*, *Natacha*, *Betty*, *Maguy* et *Fanny*, parmi les féminines. Cette dernière pièce lexicale est parfois perçue comme une aphérèse de *Stéphanie*, écrite à l'anglaise. Certains de ces hypocoristiques sont devenus par la suite plus usuels que d'autres et, de ce fait, surprennent moins. Face à ces exonymes, nous constatons aussi la présence de *Jeannot*, porté une seule fois, comme la plupart des prénoms moins connus. À Tlalnepantla, il n'existe que deux cas de ce genre dans la prénomination féminine pouvant être cités : *Juanita*, qui n'est pas du tout usuel en tant que prénom plein, et *Bettina*, emprunt à l'italien. Ce sont des hapax, bien entendu.

Dans les deux langues romanes dominantes — le français à Montpellier, et l'espagnol à Tlalnepantla — les hypocoristiques féminins semblent être véritablement une catégorie de frontière, étant donné que la dérivation par suffixation, mécanisme fréquent dans leur morphologie, a permis dans l'histoire de ces deux langues la création de nouvelles pièces lexicales, notamment à partir d'unités prénominales masculines.

Il est temps d'aborder le deuxième point d'analyse. Il s'agit d'étudier les langues modernes dans lesquelles les prénoms ont été inscrits à l'état civil entre 1970 et 1975 dans les deux communes romanophones observées.

Commençons par la ville de Montpellier. Si l'on compare la période précédente, le recul de la langue française se poursuit dans une proportion se situant entre 7 et 10% de moins. Cela signifie que le nombre des porteurs ayant reçu un prénom en français continue de diminuer, phénomène qui est plus important chez les garçons. En comparant les deux sexes, on constate qu'en 1970 85,4% des personnes ont reçu un premier prénom issu de cette langue contre 73,8% en 1975. Chez les filles, la présence de ces unités a par contre légèrement augmenté en 5 ans : en 1970 80,1% ont reçu un premier prénom en français, contre 84,6% en 1975.

Ce qui est frappant, c'est que le substrat occitan tend à disparaître dans la prénomination montpelliéraine de cette décennie. Il subsiste encore par la présence minimale de certaines

unités —ce sont presque tous des hapax — *Magali*, *Maguelone*, et *Mireille* dans la prénomination féminine, pièces lexicales francisées et déjà disparues en 1975, ainsi que *Guilhem* et *Vivian* dans la masculine. On peut y ajouter *Marius* qui n'est pas issu du lexique occitan mais qui est perçu comme un prénom « méridional restreint » (López Franco, 1997: 619). Cette dernière unité figure seulement en position secondaire.

Quelques prénoms bretons sont plus fréquents en raison du phénomène de mode dont ils ont été l'objet au niveau national. Le breton n'est évidemment pas un substrat régional. Des Montpelliérains nés dans les années 1970 ont pourtant été appelés *Gaëlle*, *Annick*, *Yannick* ou *Yan*.

Quant aux langues étrangères représentées dans la prénomination de la ville languedocienne étudiée, 6 sont présentes dans chaque coupure synchronique : l'anglais, l'arabe, l'espagnol, le russe, l'allemand et l'italien. Seules les deux premières langues ont une certaine importance numérique : l'anglais en raison d'un phénomène de mode et l'arabe dû à l'immigration des pays du Maghreb. Voici quelques exemples répertoriés dans la période : *Muriel*, *Nancy*, *Patricia*, *Patrick*, *Cédric*, *Franck* et *William*, pris de l'anglais, et *Fadila*, *Fatiha*, *Mohamed* et *Rachid*, pris de l'arabe.

Des changements se sont produits dans l'écologie linguistique de la ville française. Chez les garçons, l'attribution de prénoms issus de l'anglais a augmenté dans des proportions importantes en 5 ans. Leur taux passe en effet de 5,3% des naissances en 1970 à 11,2% en 1975. Les prénoms arabes masculins ont été également de plus en plus choisis et deviennent ainsi le deuxième groupe en langue étrangère, juste après l'anglais. Ils représentent 2,7% des garçons nés à Montpellier en 1970, et 6,5% en 1975. Il s'agit de rappeler que ces derniers choix sont intracommunautaires et ne touchent donc pas l'ensemble de la population.

Chez les filles, les changements en matière de prénoms en langue étrangère sont similaires mais l'ordre est inversé, malgré une diminution des prénoms exolingues en 5 ans. L'arabe passe de 5,8% en 1970 à 4,7% en 1975 et devance l'anglais, tandis que la langue germanique, qui représentait 5,3% lors de la première coupure synchronique, n'atteint que 2,8% lors de la seconde. Ce changement peut s'expliquer en partie par le fait que le mécanisme intralinguistique de la dérivation en langue française est plus productif dans la prénomination féminine que dans la masculine, comme mentionné précédemment. Ainsi le lexique des prénoms féminins disponibles est renouvelé et augmenté et le choix se fait donc moins dans les langues étrangères.

Voici quelques exemples des prénoms issus d'autres langues, attribués entre 1970 et 1975, donnant un aperçu de la sélection d'unités exolingues de l'époque. En espagnol, *Paquita* — hypocoristique issu de *Francisca*, qui ne pourrait pas être normalement inscrit à l'état civil d'un pays hispanophone — *María-Andréa* / *Enrique* ou *Manuel*. En russe, *Katia*, *Olga* / *Yvan*. En allemand, on observe *Helga*, *Thérésia* / *Stephan* et *Karl*. En italien enfin, *Paola*, *Sandra* / *Fabio* et *Stelio*.

Que se passe-t-il en matière de langues à Tlalnepantla, la commune mexicaine choisie pour la comparaison ? Par rapport à la décennie 1960, il y a bien un recul de l'espagnol, de l'ordre de 3 à 5%. Ce recul de la langue officielle est moins important qu'à Montpellier pour la même période et il est presque égal dans les deux sexes. Les chiffres obtenus à Tlalnepantla pour la langue espagnole sont les suivants : en 1970, 97,3% des garçons ont reçu un prénom provenant du lexique de cette langue, et en 1975, la proportion a diminué à 96,4%. Chez les

filles, les pourcentages correspondants sont 89,9% et 88% respectivement. La différence est d'environ 1%, ce qui contraste avec les 7% à 10% de moins dans la commune française.

L'absence totale de prénoms en langues de substrat mexicaines est frappante en 1970. Cinq ans plus tard, un seul porteur de chaque sexe a reçu un prénom de cette catégorie : un garçon nommé *Nezahualcóyotl* (en náhuatl, substrat de la Vallée de Mexico) et une fille, (*Claudia Itzel*, en maya du Yucatán, qui n'est pas un substrat régional mais de la péninsule éponyme. Il n'en existe pas d'autre. *Itzel* a fait l'objet d'une mode nationale et certains locuteurs ignoraient à l'époque qu'il s'agissait d'une unité maya.

Par contre, on constate que l'augmentation d'emprunts aux langues étrangères se poursuit, notamment dans la prénomination féminine. On y observe jusqu'à 8 langues différentes en 1970, que ce soit dans les premiers prénoms ou dans les secondaires. Il s'agit souvent d'hapax. On remarquera la différence entre les sexes, puisqu'un maximum de 4 langues étrangères seulement est représenté dans les unités masculines, et uniquement en 1975. Ces langues y figurent en raison de la mode discrète de certaines pièces lexicales débutant ces années-là, comme dans le cas du maya féminin *Itzel*, mentionné auparavant.

Le phénomène intéressant des prénoms « inclassables » du point de vue linguistique prendra une certaine ampleur dans les décennies à venir. Ce sont probablement des néologismes. Ils ne sont pas répertoriés dans plus de 40 ouvrages spécialisés consultés, que ce soit des dictionnaires élaborés avec des critères onomastiques, lexicographiques et linguistiques sérieux, ou des simples recueils de prénoms faits pour le grand public. La recherche sur Internet n'a pas non plus été productive à l'exception du constat de l'existence de porteurs du même sexe ou d'un âge proche dans d'autres pays hispanophones. À Tlalnepantla, on trouve, par exemple, un garçon prénommé *Fray Pedro*, avec le traitement donné aux moines en guise de premier formant du composé et un autre s'est vu appeler *Joyarí*. Une fille a reçu le prénom *Eliabet*, syncope probable d'*Elizabeth*, et une autre, *Laydí*, qu'elle a hérité directement de sa mère. Au Mexique, l'absence d'une législation claire sur l'attribution des prénoms permet l'inscription à l'état civil de ces unités qui s'écartent de la norme. Le phénomène ne prend cependant pas l'ampleur que l'on peut constater dans d'autres pays d'Amérique Latine, notamment à proximité de la mer des Caraïbes. À Cuba, par exemple, la population a voulu rompre avec tout ce qui pourrait évoquer le catholicisme ou l'ancien régime après la Révolution de 1959. La créativité en matière de néologismes prénominaux a augmenté de manière significative. La tendance actuelle est le retour progressif aux bons vieux prénoms espagnols de Cuba (Rosales Novoa, 2009 ; Muñoz Proenza, 2006 ; Sarusky, 2005). En France, un phénomène similaire s'est produit après la Révolution de 1789 : une vague de prénoms « révolutionnaires » s'est produite et c'est seulement par la suite que les unités du vocabulaire anthroponymique français plus traditionnel ont été choisies à nouveau (Dupont, 1980 ; Honoré, 1936 ; Donnat, 1933).

Résumons les changements dans le choix des prénoms exolingues insérés dans le panorama linguistique de Tlalnepantla de Baz pour la période étudiée. Chez les garçons, et à la différence des Montpelliérains, aucune langue étrangère n'a encore atteint une importance notable entre 1970 et 1975 : elles sont toutes au dessous de 1%, malgré la légère augmentation observée par rapport aux années 1960 et 1965. Les exonymes masculins repérés ont toujours été attribués en première position, ce qui pourrait refléter le renforcement du facteur de la mode qui s'impose peu à peu sur le modèle traditionnel d'attribution prénominale. Le français, l'anglais et l'italien sont représentés en 1970, tandis qu'en 1975 on observe des prénoms provenant de l'arabe, du français, du suédois et de l'anglais. Les trois

premières langues atteignent enfin le seuil de 1%. À partir de cette année, les écarts dans le choix prénominal masculin et féminin commencent à se réduire.

Les changements en matière d'exonymes féminins peuvent être résumés comme suit. Seuls l'anglais et le français atteignent des proportions supérieures à 3%. Certaines de ces unités figurent à présent également dans les positions secondaires. On constatera une diminution du nombre de langues présentes au bout de cinq ans. En 1970, des prénoms provenant de 8 langues étrangères sont observés : de l'allemand, de l'anglais, du catalan, du français, du guarani — langue indienne de l'Amérique du Sud et donc, étrangère au Mexique — de l'italien, de l'occitan et du russe. En 1975, ils sont issus de 6 langues étrangères seulement : de l'arabe, de l'anglais, du français, de l'italien, du russe et du suédois.

Voici quelques exemples d'exonymes masculins et féminins correspondants à cette période. Du français ont été empruntés *René / Ivonne* [sic], *Jacqueline* et *Haydée*, de l'anglais, *Wilbert / Brenda*, *Lilian*, *Jannet* et *Nancy*. En italien figurent *Aldo / Sandra*, *Carla*, *Paola* et *Bettina*, en arabe, *Omar / Zulma* et *Yadira*. De l'allemand a été pris *Karla* — que les locuteurs ne distinguent sans doute pas de l'italien *Carla* — et du suédois, *Erik / Erika*. *Montserrat* est un nom de Marie tiré du catalan, qui n'était pas courant au Mexique auparavant et qui deviendra une véritable mode par la suite. La langue amérindienne guarani a donné le féminin *Anahí*. L'occitan a fourni *Mireya* et, finalement, le russe a apporté *Olga* et *Sonia*. Comme on peut le constater, la circulation d'unités exolingues féminines est plus grande que celle des pièces lexicales masculines, mais l'écart commence à se réduire progressivement au fur et à mesure que le siècle se termine.

En guise de conclusion, nous notons que l'évolution dans la prénomination des deux communautés linguistiques romanophones, Montpellier et Tlalnepantla de Baz, se poursuit dans les années 1970 et 1975 selon les tendances qui s'esquissaient déjà la décennie précédente. On constate une légère diminution des choix intralinguistiques, qui a déjà commencé auparavant, plus importante tout de même en français qu'en espagnol, mais sans risque de déplacement linguistique. Les emprunts aux langues de substrat deviennent encore plus rares que dans les années 1960, tandis que ceux aux langues étrangères s'accroissent. À Montpellier, l'attribution de prénoms exolingues est plus importante du point de vue numérique, alors qu'à Tlalnepantla de Baz, un plus grand nombre de langues étrangères est représenté à l'état civil.

On peut affirmer que les changements observés dans la prénomination des deux communautés romanophones sont liés aussi bien à des phénomènes extralinguistiques — principalement la mode, la sécularisation progressive des sociétés et l'immigration nationale ou internationale — que proprement linguistiques, comme le renouvellement du lexique prénominal. Ce dernier se manifeste par l'introduction dans l'usage d'équivalents étrangers de prénoms existant en français ou en espagnol, par la vitalité de certains doublets étymologiques, ainsi que par les mécanismes intralinguistiques de dérivation et composition.

Références

- ALDRIN, Emilia. 2011. *Namnval som social handling. Val av förnamn och samtal om förnamn bland föräldrar I Göteborg 2007-2009*. [La prénomination en tant qu'acte social. Choix parentaux des prénoms et discussions sur les prénoms à Göteborg 2007-2009]. Uppsala: Institutionen för nordiska språk. *Namn och samhälle* 24.

- BESNARD, Philippe. 1979. Pour une étude empirique du phénomène de mode dans la consommation des biens symboliques : le cas des prénoms. *Archives européennes de sociologie* XX, 343-351.
- DAUZAT, Albert. 1951. *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*. éd. revue et augmentée par M.-T. Morlet. Paris: Larousse, 1989.
- DONAT, J. 1933. Une application du calendrier républicain aux inscriptions de l'état-civil. In *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 83-107. Toulouse.
- DUPONT, A.-M. 1980. Un baptême civique à Bagnols (Gard). *Annales historiques de la Révolution Française* L, 132-133.
- FINE, Agnès. 1984. Transmission des prénoms et parenté en Pays de Sault, 1740-1940. In J. Dupâquier, A. Bideau et al. (éds.), *Le prénom. Mode et histoire. Les Entretiens de Malher 1980*, 109-125. Paris: EHESS. (Recherches d'histoire et de sciences sociales, 10).
- GALVÁN. 1991. *166º Calendario del más antiguo Galván 1992* [166º calendrier du plus ancien Galván]. México: Librería y Ediciones Murguía.
- HÉBERT, Louis. 1996. Fondements théoriques de la sémantique du nom propre. In M. Léonard et É. Nardout-Lafarge (éds.) *Le texte et le nom*, 41-53. Montréal: XYZ. [Disponible à http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Hebert_Nom-propre.html, consulté le 28 novembre 2011]
- HONORÉ, L. 1936. Au sujet d'un curieux prénom révolutionnaire à Solliès (Var) en 1793. *Le Var historique et géographique* IV, 1933-1936, 525-529.
- LÓPEZ FRANCO, Yolanda G. 1997. *Le prénom : situation onomastique et attitudes socioculturelles: L'exemple d'un corpus en Languedoc*. Lille: Presses Universitaires du Septentrion, 2000.
- LÓPEZ FRANCO, Yolanda G. 2008. L'appartenance linguistique du premier prénom secondaire à Montpellier, France, et quelques éléments de comparaison avec un corpus mexicain de la commune de Tlalnepantla de Baz, Estado de México, pour la période 1935-1955. In D. Bremer, M. Bani, F. Belli e M. Paolini (eds.) *Atti del XXII Congresso Internazionale di Scienze Onomastiche. Pisa, Italia, 28 agosto – 4 settembre 2005*. II "I Nomi nel tempo e nello spazio", 425-432. Pisa: Edizioni ETS. (Nominatio, Collana di Studi Onomastici, Serie Miscelanea)
- LÓPEZ FRANCO, Yolanda G. 2011a. *Un siglo de nombres de pila en Tlalnepantla de Baz. Estudio lexicológico y sociolingüístico* [Un siècle de prénoms à Tlalnepantla de Baz. Étude lexicologique et sociolinguistique]. México: UNAM-Plaza y Valdés (Lingüística).
- LÓPEZ FRANCO, Yolanda G. 2011b. Comparaison des prénoms attribués à Montpellier et à Tlalnepantla de Baz en 1960 et 1965. In Louis Hébert et Lucie Guillemette (dir.), *Performances et objets culturels. Nouvelles perspectives*, 397-408. Québec: Presses de l'Université Laval (Vie des signes)
- MORLET, Marie-Thérèse. 1997. *Dictionnaire étymologique des noms de famille*. Nouv. éd. rév. et augm. Condé-sur-Escaut: Librairie Académique Perrin.
- MUÑOZ PROENZA, Darío. 2006. La antroponimia en Cuba [L'anthroponymie à Cuba]. *Viña joven* 6, no. 26, enero – abril 2006, 50-53. Santiago de Cuba: Centro Cultural de Animación Misionera – San Antonio Ma. Claret.
- OFFROY, Jean-Gabriel. 1991. *On nomme un enfant. Choix du prénom et projet parental*. Lille: Atelier national de reproduction des thèses, 1992.
- ROSALES NOVOA, Sonia. 2009. *Los nombres de pila de los santiagueros de 1960 a 1985* [Les prénoms des personnes nées à Santiago de Cuba de 1960 à 1985]. Santiago de Cuba: Universidad de Oriente. [Mémoire de Master II en Sciences (Linguistique).]
- SARUSKY, Jaime. 2005. El arte de poner nombres en Cuba hoy [L'art d'attribuer des prénoms à Cuba aujourd'hui]. *Revolución y cultura*, 3 / 2005, 31-35.

- TANET, Ch. ; HORDÉ, T. 2000 *Dictionnaire des prénoms*. Paris: Larousse, 2005. (Larousse Références).
- VAXELAIRE, Jean-Louis. 2007. Ontologie et dé-ontologie en linguistique : le cas des noms propres. *Texte !*, XII, 2
[Disponible à http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Vaxelaire_Ontologie.pdf, consulté le 28 novembre 2011]

Yolanda Guillermina López Franco
Département de Français
Centre d'Enseignement des Langues
Faculté d'Études Supérieures Acatlán
Université Nationale Autonome du Mexique
Mexique
yolalf1@yahoo.com.mx